

Vieux machin (ou à chacun sa fin...)

Mémé était installée à la table de la cuisine, celle en marbre, qui servait pour les pâtes fraîches. Elle aimait ce moment de tranquillité au retour du marché de la place de la Libération. Après, elle s'attaquerait au rangement des courses et puis dans l'élan, à la préparation du repas. Aujourd'hui, poisson, deux rougets, et une ratatouille façon vite fait. Assise devant son journal, elle étudiait les nouvelles de Malaussène et des environs. Histoire de voir si on'y parlait de connaissances. Là-haut, il restait encore le vieux Alouch et sa fille, la famille Silou et le gars qui tenait le bar restaurant. Mais, lui montait tous les matins de Carros où il vivait avec sa femme et leur petit dernier. Leur grande avait opté pour l'internat, plus pratique.

- Je descends !

Mémé leva le nez de son journal un instant, vit sortir Pépé par la porte-fenêtre toute en hauteur qui donnait dans la cour, sur l'arrière de leur maison. Ensuite, comme d'habitude, il disparut, et gagna la petite porte qui donnait sur la menuiserie en sous-sol. L'ancienne menuiserie. Depuis les années 90, elle ne produisait plus grand-chose, c'est au tournant des années 2000 que la famille Fanteil, père et fils, avait décidé de fermer pour s'installer dans l'arrière-pays, à Puget-Théniers. Pépé était monté régulièrement donner un coup de main. Le vieux pensait dispenser son savoir-faire, mais très vite, il était devenu encombrant. Tout comme le tour horizontal d'antan qu'on n'osait balancer à la ferraille.

Que pouvait-il bien fiche, des heures entières dans son atelier ? C'était la question que se posait mémé à chaque fois qu'il disparaissait ainsi. Soient deux fois par jour, une fois le matin et l'autre en fin d'après-midi, après la sacro-sainte sieste. Été comme hiver. La seule différence, la durée, plus longue en période estivale.

Un jour, il y a déjà plus d'une année, elle avait tenté une incursion dans l'antre de pépé. Elle savait que le lieu lui était interdit, pas formellement, mais de manière tacite. Aussi, elle n'y mettait plus les pieds. Lors de l'inauguration, en 1950, habillée comme une princesse, elle avait eu le droit de venir, comme faire-valoir. Depuis, fini. A part cette tentative malheureuse de l'année précédente.

Elle avait bien préparé son coup, un colis attendu de longue date venait d'être livré par Tom le facteur. Un Ricard plus tard, et après avoir abrégé la discussion et poussé gentiment l'encombrant facteur dehors, elle était descendue, le précieux colis en avant. A peine arrivée dans les escaliers, pépé s'était précipité vers elle.

- Qu'est-ce que tu fais là !

- Je viens pour le colis...

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'elle était déjà remontée, propulsée dans le dos par pépé qui s'était emparé du colis. « Mais... » v'lan, la porte avait claqué derrière elle et depuis, pépé avait ajouté un verrou et mis une pancarte, « Do not disturb ». Pancarte qu'il avait volée au temps où ils partaient en vacances une fois l'an à l'hôtel des Cariatides près de Toulon. Sur le coup, elle était restée comme deux ronds de flanc sans savoir ni quoi dire et ni quoi faire. Et depuis, rien n'avait changé.

La pendule au-dessus de la porte de la cuisine indiquait onze heures passées du quart, mémé se leva de sa chaise, sortit le faitout de sous l'évier, elle le posa sur la paillasse. A droite, se trouvait un placard tout en hauteur avec une porte tout aussi haute sur laquelle était accroché un nombre impressionnant d'ustensiles en tous genres. Mais ce qu'elle cherchait ne se trouvait pas là. Ni ailleurs. « Où est ce maudit presse-purée électrique ? ». Impossible de mettre la main dessus. Pas plus derrière l'empilement de casseroles. Le presse-purée à main, oui, mais l'électrique non. Pépé revint par la porte-fenêtre.

- Tu as déjà fini ?

- Non, j'ai besoin d'un taille-crayon...

- Est-ce que tu sais où se trouve le presse-purée électrique ?

- On ne l'a plus, il était cassé tu l'as jeté à la poubelle des déchets.

Pépé disparût aussi vite qu'il était apparu, laissant mémé dubitative. « Mais je m'en suis servie hier pour la compote ! » dit-elle tout haut, mais pour elle-même vu qu'elle était seule dans sa cuisine. «

Ou alors je perds la tête ! » Elle voulut en avoir le cœur net, ouvrit le frigo et trouva sur la première étagère les pots de compote. Elle fût rassurée le temps d'en sortir un et de découvrir sur l'étiquette « Pommes Verger décembre 1970 » à peine lisible. La discussion avec la voisine, madame Favelli, lui revint à l'esprit. La maladie. Mémé cherchait le nom, impossible de se souvenir. « Ellessemeurt, c'est ça ! » s'écria-t-elle en se tapant la main sur le front.

- Alzheimer !

- T'es encore là toi ?

- Je viens chercher le taille-crayon...

- Mais...

- L'autre marche pas !

« Ouf ! » laissa échapper mémé. L'espace d'un instant elle avait perdu pied dans un monde déconcertant où tous les événements se télescopiaient. Elle se dit qu'elle allait prendre un rendez-vous à l'hôpital Lanval avec le docteur machin. Sa voisine lui fournirait le nom et l'adresse. La décision était irrévocable et le devint encore plus lorsqu'elle réalisa qu'elle avait oublié de prendre le pain et le rôti en faisant les commissions. « Ou alors c'est la femme de ménage... ou encore le petit commis, c'est un filou celui-là. Le fils des Fratilli, un vaurien, voilà tout ! » maugréa-t-elle tout en essayant d'écraser les patates avec le presse-purée à main. A cet instant elle réalisa qu'il ne suffisait pas de les éplucher, encore fallait-il les avoir fait cuire. Dépitée et angoissée, elle remplit d'eau le faitout à moitié, y plongea les pommes de terre coupées en morceaux et tourna le gaz au plus fort. Elle tendit la main vers l'allumeur qui remplaçait avantageusement les allumettes. Finalement les allumettes firent l'affaire, l'appareil avait visiblement décidé lui aussi de prendre la poudre d'escampette.

Le temps avait passé, pépé était mort. Plus personne ne venait troubler le silence de la maison. Le journal a été posé sur la table, il est toujours fermé. Le nez en l'air mémé rêvassait. Les légumes et les fruits étaient restés entassés dans le panier en osier. Le caddie stationnait dans l'entrée avec la viande et le poisson parmi les produits nettoyants. Il y avait aussi un litron de rouge et une bouteille de Pastis. Pour... personne, mémé avait fait les choses machinalement et quand elle avait découvert ce qu'il y avait dans son caddie, une larme avait coulé et depuis elle était assise devant la table en marbre, celle des pâtes fraîches. Mais qui mangera ses pâtes, ou ses gnocchis à la romaine, ou les raviolis niçois ?

Au-dessus du radiateur traînait le courrier en instance. Machinalement, sans y réfléchir plus que ça, peut-être pour s'occuper, elle a pris les enveloppes et elle a commencé à les décacheter. La première, concernait les restos du cœur, fallait donner. Elle ne l'avait pas fait depuis longtemps, elle se dit qu'elle y pensera. Ensuite la facture EDF GDF. Normalement ils avaient choisi le prélèvement automatique afin d'être tranquilles, alors une relance, ça n'avait pas de sens. Intriguée, elle a déposé le courrier et s'intéresse à la suite. Une lettre de la banque. Après avoir tourné et retourné l'enveloppe, elle s'est décidée à l'ouvrir. « Bilan Annuel » D'habitude c'était pépé qui s'occupait de ces histoires-là. Mémé sait qu'ils ont opté pour un compte joint et qu'ils ont placé quelques économies sur le livret. « Nom d'une pipe » s'écria-t-elle. Mémé venait de découvrir que sur le livret il y avait zéro euro et que le solde était en négatif. « Dix mille ! » répétait-elle, une fois levée. Elle arpentait la cuisine. « Il avait une poule ! » fut sa première conclusion. Mais en lisant les détails, la poule était multiple et portait des noms d'entreprises. « Univox Mécanique » ; « Cinotis et frères » ; « Ubico ressorts » etc. A chaque fois avec de coquettes sommes. Une autre chose a attiré son attention, le nom de la rubrique des dépenses : « Atelier menuiserie ». « Mais il ne fabriquait plus rien ! C'est un comble » continua-t-elle tout en circulant de pièces en pièces les feuilles de compte à la main. Instantanément elle se figea. « Il foutait quoi dans son fourbi ? » Elle n'avait plus qu'une idée en tête : la clef. Elle s'était élancée en direction de la petite armoire en bois dans laquelle tous les trousseaux étaient rangés soigneusement. Pas la moindre trace de la clef recherchée. « Où l'a-t-il cachée ! » Mémé avait quitté l'entrée pour aller dans la chambre. Elle fouillait les tiroirs les uns après les autres, en jetait le contenu à terre. Ca faisait un petit tas au milieu de la pièce. La porte-fenêtre de la cuisine était grande ouverte. La voisine du dessus en train

d'arroser, se penchait pour interpeler mémé.

- Bonjour madame Fanteil, alors on jardine ? Elle observait mémé qui fouillait derrière l'appentis. Lorsqu'elle réapparut, ce n'était pas avec un outil de jardinage mais avec la hachette pour fendre le bois. Inquiète, la voisine questionna mémé « Vous allez faire quoi avec ce truc ? » Elle n'eut aucune réponse parce que mémé était déjà dans l'escalier qui menait à l'atelier de menuiserie. Bien en appui sur les pieds, elle frappait à grands coups de « han ! ». La porte n'avait plus qu'à bien se tenir. Malgré ses soixante-quinze ans, mémé avait encore de la ressource. Il fallait qu'elle sache et rien ne l'arrêterait, pas même la voisine du dessus avec son regard inquiet. Il ne lui fallut pas plus de dix minutes pour venir à bout de la serrure qui céda soudainement. La porte s'ouvrit d'un coup. Heureusement, mémé eut le réflexe de s'agripper à la rambarde, sinon emportée par l'élan elle aurait fini à plat ventre en bas des marches.

- Ça va bien madame Fanteil ? C'était le mari de la voisine qui avait fini par accéder à la demande de sa femme « Va jeter un œil, y a quelque chose qui cloche ! » A la deuxième fois, elle avait éteint la télé et fermé la petite porte interdisant ainsi l'accès aux boutons. Puis glissé la clef dans son corsage. Finalement, voyant que la guerre ne valait pas la peine d'être menée, lui s'était décidé à descendre. Tant pis pour « Les Feux de l'amour ».

- Oui ça va ! Fichez-moi la paix !

Douché par cet accueil, le voisin, remonta chez lui, envoya promener sa femme et retourna dans son fauteuil voir la fin de son feuilleton. Pendant ce temps-là, mémé avait enfin trouvé l'interrupteur et lorsqu'elle alluma la lumière grande fut sa stupéfaction en découvrant une drôle de machine. Celle-ci occupait le centre de l'atelier et tout autour, sur les différents établis un fatras de bric et de broc. Elle s'en approcha « Mon presse-purée ! Le moulin à café ! Le robot mixeur ! Quand je pense que je croyais avoir la maladie d'Ellessemeurt ! » Consternée, Mémé contemplait le désastre. Tous ses appareils étaient éventrés. Elle se tourna vers la machine « Mais à quoi peut bien servir ce bidule mécanique ? » En en faisant le tour, elle reconnaissait certains des éléments ôtés des appareils disparus. Là une série d'engrenages, ici un moteur, un peu plus loin, relié par courroie le bras articulé du robot mixeur. En se penchant, elle découvrit un bouton poussoir rouge, placé sous la longue planche qui servait de support. Un instant elle hésita. Observa ce gros champignon qui aurait poussé à l'envers. Un rire nerveux la prit, elle enfonça le bouton. Au départ, il ne se passa rien, elle en fut presque rassurée. Elle allait quitter l'atelier en bougonnant sur son bon-à-rien de bonhomme, lorsqu'elle entendit un cliquetis métallique. Elle stoppa sa progression, nouveau cliquetis, plus intense, elle se retourna, la machine se mit en branle. Les rouages s'engrenèrent les uns les autres, la courroie entraîna la roue dentée qui elle-même actionna la bielle. Mémé s'attendit à ce que le bruit s'amplifie de plus en plus, ce ne fut pas le cas. Plutôt un petit ronron régulier. Elle s'approcha, étudia tous ces mécanismes. Au bout d'un moment assez long, une interrogation vint à son esprit : « Ça produit quoi ? » Rien. Elle fit à nouveau le tour de la machine pour essayer de découvrir un endroit dédié à un approvisionnement. Une entrée ou une sortie, une gueule un ventre ou un orifice. Pas plus l'un que l'autre. Elle ouvrit toutes les armoires pour en avoir le cœur net. Non. Pas l'ombre d'un produit à déverser dans la machine. Et puis, de toute façon où introduire ce produit hypothétique ? En voyant un grand sac de sport sur une des étagères, elle décida de l'utiliser pour jeter toutes les carcasses électroménagères. L'ensemble de la machinerie s'arrêta petit à petit. Le silence retomba, presque gênant. Et alors ? Rien ! Zéro ! Une conclusion s'imposait : « Pépé avait pété un câble ! »

Mémé quitta l'atelier avec son sac de sport. Dans la cour la voisine était toujours à son balcon à s'occuper de ses plantations.

- Tout va bien madame Fanteil ?

- On peut dire ça, répondit mémé en refermant le couvercle de la poubelle où elle venait de jeter le sac de sport.

Elle rentra dans cuisine, là elle réalisa qu'elle n'avait rien mangé, ni même rangé ses commissions. Elle sortit les bettes du panier en osier, alla chercher le poisson et se prépara le repas, à presque 4 heures de l'après-midi. Ce qui fit dire à la voisine : « Mémé a perdu la raison... T'entends un peu ce que je te dis ! » Son mari leva le nez de sa télé : Mariah allait se retrouver à la rue cependant que

Sharon était sur le point d'aller vivre avec Kevin.

- Hein ?

- Je te disais que mémé est en train de devenir fada.

- Ah, conclut son mari avec son indifférence habituelle, très impatient d'aller rejoindre Sharon.

Mémé faisait les poussières, comme chaque matin, depuis qu'elle avait renvoyé la femme de ménage pour raison financière. Ce que cette dernière avait très mal digéré. Dix ans de bons et loyaux services et jetée comme une malpropre ! Mémé pouvait-elle lui dire que pépé avait dilapidé tout leur argent pour fabriquer un truc inutile qui encombrait l'ancien atelier de menuiserie. Mémé attaquait le dessus de l'armoire de la chambre à grands coups de torchon, la poussière n'avait qu'à bien se tenir. Epousseter nécessitait une persévérance sans faille et malgré son âge, mémé n'abdiquait pas facilement. Le bruit de la sonnette la détourna de son activité. « Qui cela peut-il bien être ? » se dit la vieille dame tout en jetant un œil au réveil. « 9 heures, peut-être le concierge, mais pour quelle raison ? » Elle envoya son chiffon sur l'épaule et entreprit la désescalade de son escabeau. Au deuxième coup de sonnette impatient elle comprit qu'il ne n'agissait pas de lui. Car, toujours pressé de faire sa tournée dans les étages, le concierge sonne une fois ; sans réponse, il fonce à la porte suivante. Ainsi l'obligé devra se rendre à la loge aux heures ouvrables. Et sur ce point, l'homme est intraitable, beaucoup moins qu'avec la saleté qui s'accumule dans les coins, d'ailleurs. De qui pouvait-il bien s'agir ? Mémé ôta son tablier, on ne recevait pas en tenue de ménage un visiteur inconnu. Elle se rajusta, au passage jeta un œil dans la grande glace de l'armoire histoire de vérifier qu'elle était présentable. Ses cheveux blancs étaient en bataille, elle les rectifia d'un geste de la main.

Un peu plus et elle tombait à la renverse. En face d'elle pépé, quarante ans de moins.

- Bonjour, je suis Stéphan, le fils de Louis Fanteil.

Cette fois, il lui fallut se rattraper à la poignée pour ne pas perdre l'équilibre : pépé, ce cochon de bonhomme, frayait donc à droite et à gauche !

- C'est quoi cette histoire, réussit à bredouiller mémé.

Le jeune pépé lui mit une photo sous le nez. Une belle pin-up, la poitrine avenante, un sourire enjôleur, la robe légère avec un nounours dans les bras genre photo de fête foraine au tir à la carabine.

- Hé ben mon salaud !

- Désolé, c'est la seule photo que j'aie de ma mère.

Mémé se trouva confuse d'avoir parlé ainsi. Mais ça avait été plus fort qu'elle. Pépé lui avait fait un même dans le dos.

- Qu'est-ce que vous amène ? Parce que si c'est pour faire la bise à votre géniteur, c'est un peu tard, il est six pieds sous terre.

A peine eut-elle prononcé cette phrase malheureuse qu'elle s'en mordit les lèvres. En guise de réponse Stéphan lui tendit un document. Elle s'en saisit, le parcourut rapidement. Les mots « succession et héritier » lui sautèrent aux yeux. Une nouvelle fois, la poignée de la porte lui fut d'un grand secours.

- Vous manquez pas d'air, pépé à peine enterré vous radinez pour l'héritage. Vous tombez mal, votre père, en plus d'engrosser la première venue, a dilapidé tout son argent pour fabriquer un bidule qui sert à rien.

- Ce n'est pas l'argent qui m'intéresse, d'ailleurs j'avais prévu de vous proposer une compensation financière en échange.

Mémé observa le jeune homme en se demandant de quoi il pouvait bien parler.

- En échange de quoi ?

- Mais de la machine.

Mémé reporta son attention sur le document. En effet l'héritage mentionnait exclusivement la machine.

- Cinquante mille, ça fera l'affaire ?

- Anciens ou nouveau francs ? répondit-elle machinalement.

- Non, Euros.

Encore une fois, la poignée lui fut d'un grand secours.

- Mais elle produit rien du tout cette foutue mécanique.

- Je sais bien.

- Mais alors...

- Est-ce que je peux la voir ?

Mémé l'accompagna jusqu'à l'entrée de l'escalier qui menait à l'atelier.

- Tiens, on a fracturé la porte, certainement des vandales !

Mémé se garda bien de dire quoi que ce soit.

- Vous avez fait du rangement aussi !

Mémé biaisa.

- Je vous montre comment ça fonctionne ?

- Ce n'est pas la peine, il suffit d'appuyer sur le gros bouton rouge qui est sous le socle.

Mémé dévisagea l'asticot qui lui faisait face et se fit plusieurs réflexions. La première c'était que ce petit gars était bien perspicace, la deuxième, qu'il ressemblait beaucoup à son cochon de père, ensuite d'où connaissait-il le bouton rouge, et pour finir comment savait-il qu'elle avait balancé les appareils démontés aux ordures.

Il fallut à peine une semaine pour gérer l'enlèvement et le transport de la machine.

Le lendemain, glissée sous sa porte, une carte de visite de Stéphanon informait que, comme convenu, les cinquante mille euros avaient été virées sur le son compte de mémé.

Le ménage avait été fait, les œufs avec les tomates cuisaient à petit feu, le verre de rosé attendait d'être bu et le papier gras dans le sac plastique contenait une part de socca. Pour une fois, mémé s'était laissée aller. Deux euros cinquante la part, elle trouvait toujours que c'était du vol. De l'eau mélangée à l'huile d'olive, préparation à laquelle on avait ajouté de la farine de pois chiches, à ce prix là, elle pouvait en faire pour tout l'immeuble. Manquait juste le four à pain. Le jeu à la radio venait de commencer, mais mémé ne l'écoutait pas. Elle était ailleurs. Les œufs maintenant fristouillaient, il aurait fallu baisser la flamme au plus faible. La socca commençait à refroidir et tiède, elle perdait de sa saveur. Rien à faire, mémé n'y était pas. Elle essayait de se souvenir de la machine. Mais les images restaient floues. La veille, elle était descendue à l'atelier. Elle avait eu dans l'idée de voir ce qu'elle pourrait bien faire du lieu. Une heure, elle était restée assise une heure entière sur la chaise en osier, la chaise de pépé. Ce fut l'arrivée de la voisine qui la tira de sa rêverie.

- Vous allez bien madame Fanteil ?

Mais oui, ça allait bien, à merveille. Un seul problème, elle regrettait d'avoir laisser partir cette satanée machine. Même pour cinquante mille, ça ne compensait pas. Et puis continuellement elle se demandait à quoi ça pouvait bien servir. Car enfin, pépé n'avait pas fait ça uniquement dans le but de faire machiner la machine ? Si c'était le cas, pourquoi ce même avait-il voulu s'encombrer d'un tel monument d'inutilité ?

La socca était froide et les œufs avaient cramé, voilà pourquoi mémé avait levé le nez. Mais elle n'avait pas bougé pour autant. Du repas et du reste, elle n'avait que faire, elle avait fermé les yeux pour se rappeler. Se rappeler le visage du jeune homme. Elle n'avait fait aucun effort, juste baissé lentement les paupières, et elle revit le visage de l'homme. De son homme, de pépé. Voilà ! Voilà pourquoi elle n'avait aucune difficulté à se remémorer la tête du jeune visiteur, il ressemblait à son père comme deux gouttes d'eau, mieux, c'était son sosie.

Elle avait besoin d'en avoir le cœur net. Elle coupa le gaz, jeta la socca directement dans la poubelle, s'envoya le verre de vin, puis elle fila dans les toilettes. La valise était sur l'étagère au-dessus de la porte. Il fallait l'escabeau, qu'à cela ne tienne. La voilà tout en haut. A bout de bras, elle tira sur la poignée, puis fit glisser tout doucement. La valise tomba lourdement sur le sol. Mémé redescendit. La valise était cabossée, qu'importait. Pour y fourrer quelques affaires, ça irait bien.

Sur la tablette dans l'entrée, au-dessus du radiateur, la carte de visite attendait dans le cendrier. Elle la prit, claqua la porte, ferma à double tour.

En tram, elle rejoignit la gare centrale. Avec les nouvelles machines à distribuer les billets elle ne

savait pas y faire, elle s'adressa au guichet, un guichet où il n'y avait pas de voyageurs. Aux autres des files d'attente à n'en plus finir. Derrière la vitre, un chef de gare l'attendait. Képi sur la tête, sifflet autour du cou, il lui sourit :

- Voici votre ticket mémé.

Mémé s'en empara, vérifia la destination.

- Destination Bahia par le vol de nuit, on tire un trait, on ferme la valise.

Mémé dévisagea ce drôle de bonhomme avec sa drôle de moustache et sa tenue étonnante. Elle ne pensait pas qu'on les faisait encore à la SNCF. Elle sortit son gros porte-monnaie en cuir pour régler le billet.

Première fin

- Non, non, mémé, tout est compris, c'est un voyage aller simple, offert pour vos bons et loyaux services. Passez par le portillon, là.

Mémé n'avait pas remarqué ce passage, juste sur le côté du guichet.

- Suivez-moi, mémé, le train vous attend, passez par là, posez votre valise sur la balance. Cinq kilos tout rond.

Le chef de gare appela le groom en habit rouge. Le groom saisit la valise. Mémé le suivit jusqu'à son compartiment, le 17. Il déposa délicatement la petite valise dans le filet à bagages. Mémé ouvrit son gros porte-monnaie en cuir. Sortit les cinquante mille francs, anciens. Le groom encaissa son pourboire. Mémé s'installa confortablement. Coup de sifflet à roulette, deuxième coup de sifflet et le train s'ébranla.

Mémé ferma les yeux

Le groom s'approcha d'elle, se pencha sur son front, déposa un baiser sur ses boucles blondes.

- Repose-toi bien ma chérie.

La jeune femme s'endormit.

Deuxième fin

- Combien je vous dois ?

- Vous savez-bien mémé, cinquante mille francs, anciens !

Mémé sortit la liasse, la déposa sur le guichet.

- Le compte y est. Passez par le portillon, là.

Mémé n'avait pas remarqué ce passage, juste sur le côté du guichet.

- Suivez-moi, mémé, le train vous attend. Posez votre valise sur la balance. Cinq kilos tout rond.

Le chef de gare appela le groom en habit rouge. Le groom saisit la valise. Mémé le suivit jusqu'à son compartiment, le 17. Il déposa délicatement la petite valise dans le filet à bagages. Mémé s'installa confortablement. Ferma les yeux. Coup de sifflet à roulette, deuxième coup de sifflet et le train s'ébranla.

Pépé dans son costume vermillon s'approcha de la jeune femme assoupie, se pencha sur son front, y déposa un baiser entre deux boucles blondes.

- Repose-toi bien ma chérie.

Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT

on peut me retrouver sur mon blog : <http://internautique.canalblog.com/>

on encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>

ou bien m'envoyer un mail à : olivier.issaurat@free.fr